

Révérands Pères, Chers amis,

Je suis invitée à évoquer pour vous « Anne et sa famille ». Le Père de Langalerie vous parlant tout à l'heure d'Anne éducatrice de ses frères et sœurs, je m'attacherai aux figures de ses ascendants : ses parents et surtout sa mère, et plus rapidement ses grands-parents paternels.

Dans un premier temps et par souci d'objectivité, je me suis référée exclusivement aux biographies et documents authentiques : aucun souvenir personnel ni tradition orale familiale !

Dans un deuxième temps, si vous le souhaitez, j'évoquerai ma grand-mère telle que nous l'avons connue des années cinquante à sa longue maladie en 1965, et, à sa mort en 1978, illustrant si bien la phrase prophétique d'Anne : « Une longue vie est un grand bienfait car elle permet de beaucoup souffrir pour Jésus » !

I/ Les grands-parents d'Anne, Paul et Julie : « Dieu, premier servi »

Je voudrais juste, à leur sujet, citer deux anecdotes pour donner une idée du climat familial :

La première a trait à Julie, la grand-mère paternelle d'Anne qui, ayant eu trois filles, se désolait de n'avoir pas de fils. A l'hôpital de Sumatra, où elle participait – ou peut-être avait organisé – ce que nous appelons aujourd'hui l'aumônerie, elle baptise un mourant et lui dit : « je te donne le nom de Jacques, quant tu seras au Ciel, tu m'enverras un petit Jacques ». Le malade meurt et à la fin de cette même année, le 29 octobre 1883, un petit Jacques arrive au foyer de nos arrière-grand-parents, Paul et Julie, ce sera le père d'Anne.

Beaucoup plus tard, en 1909, ce même grand-père Paul est devenu veuf. Il a perdu sa femme et sa fille des suites d'un incendie survenu à La Cour, la maison familiale. Son autre fille est religieuse du Sacré Cœur en Chine, son fils quitte alors l'armée pour revenir vivre avec son père et, en 1910, il épouse Antoinette de Charrette dont le père avait été zouave pontifical en même temps que Paul et ses frères. Quand le premier enfant s'annonce, le futur grand-père, vieux Monsieur de 66 ans (à cette époque, on est vieux à cet âge !) a cette phrase étonnante que l'on pourrait croire inspirée des dernières recherches en psychologie de l'enfant : « Ma fille, si vous voulez un enfant parfait, il faut vous-même pratiquer les vertus que vous voulez lui voir pratiquer plus tard » ! Ma grand-mère qui a elle-même rapporté cette phrase ajoutera : « certainement, je m'y suis appliquée mieux en attendant Anne que je ne l'ai fait pour les autres ».

II/ Les parents d'Anne, Jacques et Antoinette : « Oubli de soi et don de soi »

C'est avec émotion que j'évoque la figure de notre grand-père, regrettant de n'avoir pas, en son temps, demander à ma grand-mère de m'en parler davantage.

C'est Renée de Tryon Montalembert qui nous dresse rapidement son portrait : « excellent élève chez les Jésuites de Bordeaux puis à Paris, rue des Portes, sorti brillamment de Saint Cyr, il avait embrassé la carrière militaire sachant être à la fois le chef et l'ami de ses hommes ». Au décès de sa mère et de sa sœur en 1909, son père se retrouve seul dans la grande maison savoyarde et, par amour filial, par sens du devoir, il fait le sacrifice de la carrière des armes pour revenir auprès de son père. Là, il reprend des études d'histoire ecclésiastique en vue de l'éducation de ses enfants et des études de droit pour mieux servir « l'Eglise et la Patrie », s'investissant dans sa paroisse d'Annecy le Vieux et fondant un groupe de Jeunesse Catholique.

Le Père Lajeunie ajoute : "Il formait autour de lui dans les zones de son influence directe de bons Français et des croyants courageux et un peu partout, par son exquise bonté, il se faisait des amis. On le vit veiller et soigner durant des heures dans une pauvre maison la mère d'un de ces jeunes gens qu'il chérissait."

Mais bientôt c'est la Guerre et la séparation d'avec les siens. Trois fois blessé, trois fois reparti au front le plus vite possible, laissant dans l'angoisse ceux qui restaient. La troisième fois, il ne reviendra pas. La nouvelle de sa mort survenue le 22 juillet parvient à la famille le 29 à 9 heures du soir. Je laisse la parole au Père Lajeunie, cf son livre Anne de Guigné 2e édition p. 9.

Anne apprit la mort de son père le lendemain matin. Peut-être, dans les causeries qui vont suivre, aura-t-on l'occasion de redire de quel amour exclusif et jaloux (puis plus tard tendre et dévoué) Anne aimait son père, s'en occupant autant qu'elle le pouvait à chacun de ses retours. Le malheur de sa mort l'impressionne vivement. « Elle me regardait tristement, écrit sa mère, pleurait avec moi et me couvrait de caresses ».

Sa Maman eut alors la phrase décisive : « Anne, si tu veux me consoler, il faut être bonne ». Le souci de consoler sa mère et le sacrifice de son père furent les racines temporelles et spirituelles de la conversion d'Anne : « La mort de son père apporta à l'enfant la grâce de choix qui peut seule expliquer comment, à partir de cette date, cette petite fille de quatre ans ne cessa de prendre sur elle pour se corriger » a écrit ma grand-mère.

Et celle-ci se retrouve seule à 28 ans pour éduquer ses quatre enfants. L'éducation religieuse d'Anne est déjà bien commencée (cf Père Lajeunie p 56).

Ces leçons se gravèrent dans sa mémoire et dans son cœur, et, elle écrira plus tard, dans ses carnets de retraite : « Il faut une nourriture à la vie de mon âme : quelle est cette nourriture ? Tout ce qui est vrai, beau et bon, tout ce que j'ai appris sur les genoux de Maman ».

Bientôt, il fallut songer à la scolarité d'Anne et sa mère qui l'avait déjà confiée aux Religieuses Auxiliatrices de Cannes pour le catéchisme, leur demanda de lui indiquer une personne douée pour l'instruction, mais aussi une éducatrice qui la seconderait dans l'éducation morale des quatre enfants. Ce fut l'arrivée de Mademoiselle Basset, la chère « Demoise » qui avait une si haute conception de son rôle (cf Renée de Tryon Montalembert, Enfance et Sainteté p. 42).

Anne et sa Maman furent au fil des ans toujours plus proches l'une de l'autre ; Anne manifestant autant de respect que de tendresse : « Il faut aimer ses parents, écrit-elle, ce n'est pas un commandement, cela vient du cœur ».

Sa mère de son côté exerçait une autorité aussi douce que ferme. « Elle élevait ses enfants, témoigne Mlle Basset, avec fermeté mais en même temps avec une tendresse et une douceur infinies ». La journée était organisée avec beaucoup de rigueur : lever à 7 heures, un peu plus tôt si l'on allait à la messe, temps de prière en famille le matin avant l'étude et le soir avant le coucher, une dizaine de chapelet en fin d'après-midi et le reste du temps partagé entre études, récréations et vie de famille. Cette rigueur se retrouvait dans l'éducation morale. Une éducation à l'effort et au don de soi, très concrète avec par exemple : « cet arbre que sa mère lui avait dessiné où elle marquait elle-même les feuilles et les fruits quand elle avait fait un sacrifice ».

Une éducation équilibrée aussi en ce sens que sa Maman la freinait quand les sacrifices devenaient excessifs pour une enfant de son âge : elle aurait voulu se priver de beaucoup de desserts et de friandises pour les offrir autour d'elle. Mais l'obéissance l'emportait toujours : « Maman m'a dit que

c'était mieux de les manger ». Elle aurait voulu aller quotidiennement à la messe très tôt le matin et, pour ménager sa santé fragile, cela ne lui était pas toujours permis : « heureusement, Mère Saint Raymond m'a appris la Communion Spirituelle ».

N'oublions pas une éducation à l'obéissance qui fut selon sa maman " très difficile au début, puis ayant commencé à se vaincre, elle arriva à une obéissance aveugle qui ne se démentit jamais jusqu'à la fin, et, cela lui coûta beaucoup." A ce sujet, Anne écrivit au moment de sa première communion : « Mon petit Jésus, je vous aime et pour vous plaire je prends la résolution d'obéir toujours ».

Elle demandait très souvent conseil pour savoir ce qui était le mieux, le plus parfait disait-elle, et sa Maman l'orientait avec sagesse, prenant elle-même conseil auprès de prêtres autorisés. Enfin, pendant la dernière maladie, Anne est quotidiennement soutenue, encouragée, réconfortée par sa Maman : « tu as souffert bien courageusement ma chérie, tu as sûrement consolé le cœur de Jésus et contribué à la conversion des pécheurs ». – Oh, Maman comme je suis heureuse, si c'est ainsi, je veux bien souffrir encore ! ».

Et jusque dans les derniers jours, nous dit le Père Lajeunie, sa maman l'encourageait à combattre vaillamment sur le champ de bataille de la mort « Mon bon Jésus, je veux tout ce que vous voulez », disait la voix maternelle et l'enfant redisait avec la même foi et le même amour : « mon bon Jésus, je veux tout ce que vous voulez ».

III/ La grand-mère que nous avons connue

Comme le grand-père Paul qui, toujours orientait vers leur mère ses petits enfants venant lui demander une permission ou un conseil, notre grand-mère a toujours laissé à nos parents le premier rôle dans l'éducation de leurs enfants.

Mais elle a été un modèle de foi et de vie de prière, récitant son chapelet quotidien, souvent le rosaire ainsi que l'office des heures. Nous transmettant son amour de la Vierge Marie et nous parlant des apparitions de Fatima, de Marthe Robin qu'elle connaissait bien. Elle allait chaque année à Lourdes avec le pèlerinage du Rosaire et elle, que jamais nous n'avions vu au bord du lac d'Annecy, se baignait dans les piscines glacées de Lourdes.

Sa disponibilité était grande pour ne pas dire totale, et, quand mes parents le lui demandaient, elle était toujours prête à accueillir pour de courts ou de longs séjours ceux de ses petits-enfants qui avaient besoin de changer d'air ou de quitter pour quelques temps la famille. Les vacances de Pâques à Cannes où j'ai préparé et fait ma première communion restent parmi mes plus beaux souvenirs d'enfance.

Puis, quand vint le temps de la grande épreuve, 13 ans de paralysie, sans parler ni pouvoir se faire comprendre mais présente à tout et à tous, elle devint un modèle de patience et d'acceptation. Le seul mot qu'elle pouvait encore dire était « oui ». Un « oui » qu'elle articulait excellemment comme pour que l'on prenne bien la mesure de son "fiat". Quand elle avait essayé en vain de se faire comprendre, et, qu'elle y renonçait, c'était presque toujours avec un très doux rire cristallin que j'entends encore. On n'entendait d'elle que son rire et son oui.

Quelquefois, quand nous avions un peu tardé à lui rendre visite le matin, ou qu'une excursion de la journée l'avait privée de notre visite jusqu'au soir, nous lisions dans ses yeux verts de tendres reproches qui nous donnaient beaucoup de remords. Son neveu, père blanc, Paul de la Martinière a dit à ses obsèques : « On respirait près d'elle une grande paix intérieure, une joie calme qui lui apprenait à relativiser les problèmes et un humour qui semblait croître au fil du temps ». Elle avait

coutume de dire de Marthe Robin, qu'elle était le paratonnerre du monde. Il nous semblait pendant ces treize dernières années, qu'elle était le paratonnerre de la famille. « Une longue vie est un grand bienfait car elle permet de beaucoup souffrir pour Jésus ». « On a bien des joies sur la terre mais elles ne durent pas, celles qui durent c'est d'avoir fait un sacrifice ».

Béni sois-tu Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux savants et de l'avoir révélé aux tout petits ! cf St-Luc X-21